Bulletin administratif n° 8, août 1898, pp. 740-742

Il revint ensuite chez ses parents, fabricants de ciments à Antony (Seine) et fut pendant une année environ le collaborateur de son père, qu'il seconda de tous ses efforts en qualité de contremaître dans cette entreprise industrielle.

Après un court séjour dans la maison Abel Pifre, à Paris, puis à l'usine à gaz de Rueil, notre Camarade entra, en août 1893, dans la maison Jules Grouvelle et H. Arquembourg, à Paris, comme attaché au bureau des études.

Dans ces nouvelles fonctions, il sut mettre en pratique ses aptitudes spéciales et par son travail et son aménité, il sut s'attirer promptement l'estime de ses chefs et la sympathie de ses camarades et de ceux qui 'entouraient.

Des deuils successifs étaient venus frapper notre Camarade dans ses plus chères affections; mais, bien que cruellement éprouvé, il ne se laissa pas abattre et montra jusqu'au dernier moment une rare énergie.

Mais la mort le guettait et c'est avec un profond étonnement que nous avons appris qu'il venait d'être ravi à l'affection de tous les siens, emporté en quelques heures par une congestion.

L'inhumation a eu lieu le 18 mai au cimetière du Grand-Montrouge, et, parmi les personnes accompagnant notre Camarade à sa dernière demeure, la famille eut la douce consolation de voir plusieurs Anciens Élèves qui avaient tenu à se joindre à la nombreuse assistance pour venir dire un dernier adieu à Mongour et déposer sur sa tombe la couronne funéraire réservée aux membres de notre Association amicale.

Ces marques de sympathie et d'estime données à la mémoire de Mongour ont été très sensibles à la famille de notre Camarade, à laquelle nous renouvelons ici l'expression de nos doléances et de notre profonde sympathie.

Ch. Chertemps
(Ang. 1882-85).

BOIVIN (Louis)

Angers 1887-90

Il m'est impossible d'exprimer ici tout ce qu il y a d'imprévu et de profondément douloureux dans la mort de notre cher et regretté Camarade; car il n'est guère de malheur plus grand que celui-ci, qui frappe en

même temps, dans une famille, grands-parents, parents, frère et sœur, et laisse, après deux mois de mariage, une épouse adorée inconsolable.

A la pensée d'un pareil détachement, nous ne pouvons nous empêcher de sentir tout ce qu'il dut avoir de pénible; et nous adressons à sa jeune veuve et aux siens l'expression de nos regrets et de notre vive sympathie.

Ce fut, en effet, un excellent Camarade, toujours prêt à s'intéresser aux autres et à leur donner un appui que sa belle situation rendait souvent efficace. C'est cette situation que je vais essayer de retracer, moi qui le suivis attentivement depuis notre sortie de l'École, qui étais, l'autre jour encore, à son mariage, comme j'étais, hier, à son enterrement.

Né à Paris le 10 juin 1872, Louis-Ernest Boivin est entré à l'École d'Arts et Métiers d'Angers en 1877, et en sortit en 1890, l'un des premiers de sa promotion. Il n'avait alors que dix-huit ans.

Après un séjour de quelques mois à la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M., il se rend en Suisse où l'attire la mécanique compliquée des métiers à tisser; mais ce voyage n'est qu'une désillusion, aucune maison suisse ne voulant mettre d'étranger au courant d'une industrie essentiellement nationale.

Rentré en France, il accomplit son année de service militaire au 18e régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Pau; et puis, changeant complètement ses premières idées, c'est vers la grande industrie chimique qu'il se dirige.

Un groupe de Sociétés nouvelles d'explosifs et de produits chimiques vient de se fonder à Paris, et demande à la Société des Anciens Élèves des Écoles d'Arts et Métiers un jeune dessinateur. C'est là qu'avec notre camarade Thomas, son ami intime, il se passionne pour une entreprise qui ne tarde pas à prendre un développement inespéré.

Le Conseil d'administration l'envoie d'abord à Villafranca, en Italie, transformer l'usine de la Société, et mettre en pratique de nouveaux brevets pour la fabrication des divers acides; puis à Carthagène, en Espagne, construire de toutes pièces une usine plus importante.

A peine cette dernière est-elle mise en marche, que les membres du Conseil, surpris de l'activité de notre Camarade et des résultats obtenus, le chargent d'une mission spéciale au Chili, auprès du gouvernement de ce pays. C'est alors qu'il étudie la question des mines, ébauchée par lui en Espagne, et qu'il jette les bases d'une Société d'explosifs qui doit fournir toute l'Amérique du Sud. L'Exposition de Santiago vient de s'ouvrir et le premier appareil pour la fabrication de l'acide sulfurique est construit sous sa direction.

Cette mission ac omplie, il revient à Paris diriger les services techniques. Entre temps, il va en Algérie étudier des affaires de phosphates, et prépare l'installation de deux nouvelles usines qui doivent être construites en Russie sous sa direction.

Il passa deux ans dans ce pays, et, quoique les lois et les méthodes de travail employées par nos amis lui créent de grandes difficultés, il y réussit pleinement en réalisant d'importantes économies sur les devis qui lui avaient été indiqués.

Voilà le travail de cinq années : travail ininterrompu, durant lequel il dut traverser l'Europe et l'Amérique, apprendre plusieurs langues, et acquérir un bagage de sciences et d'expérience qui pouvait le conduire aux plus hautes destinées.

Malheureusement, la fortune qui semblait le favoriser l'abandonna. Parmi les projets qu'il caressait, celui de créer dans la Russie méridionale l'industrie des couleurs était sur le point de réussir; mais il fallait trop de prudence et de ménagements; des indiscrétions malveillantes le firent échouer.

Ce fut un coup terrible pour lui ; car, à la veille de se marier, après avoir eu le bonheur d'unir sa sœur à notre camarade Thomas, l'ami qui partageait une si lourde tâche, il vit ses idées reprises par d'autres et s'évanouir le beau rêve qu'il avait fait.

Il put cependant en accomplir un plus intime, et se marier. Pensant créer par lui-même une affaire qui suffise à tous ses besoins, il avait acheté une fabrique de produits chimiques à Maine, près de Paris.

C'est là qu'il s'était installé avec sa jeune femme ; c'est là qu'il vivait heureux depuis deux mois et que la mort est venue le surprendre, le 8 juin dernier, deux jours avant d'avoir accompli sa vingt-sixième année.

Son corps fut transporté à Orléans et déposé dans le caveau de sa famille le dimanche 12 juin.

Ceux qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure vous diront que, devant la douleur qui nous entourait, il n'y avait pas de place pour un discours; mais dans notre dernier adieu, c'est l'âme de la promotion que nous avons tous déposée près de celui qui fut toujours l'ami, le conseil et l'exemple.

CADIS et TOUZE
(Ang. 1887-90).